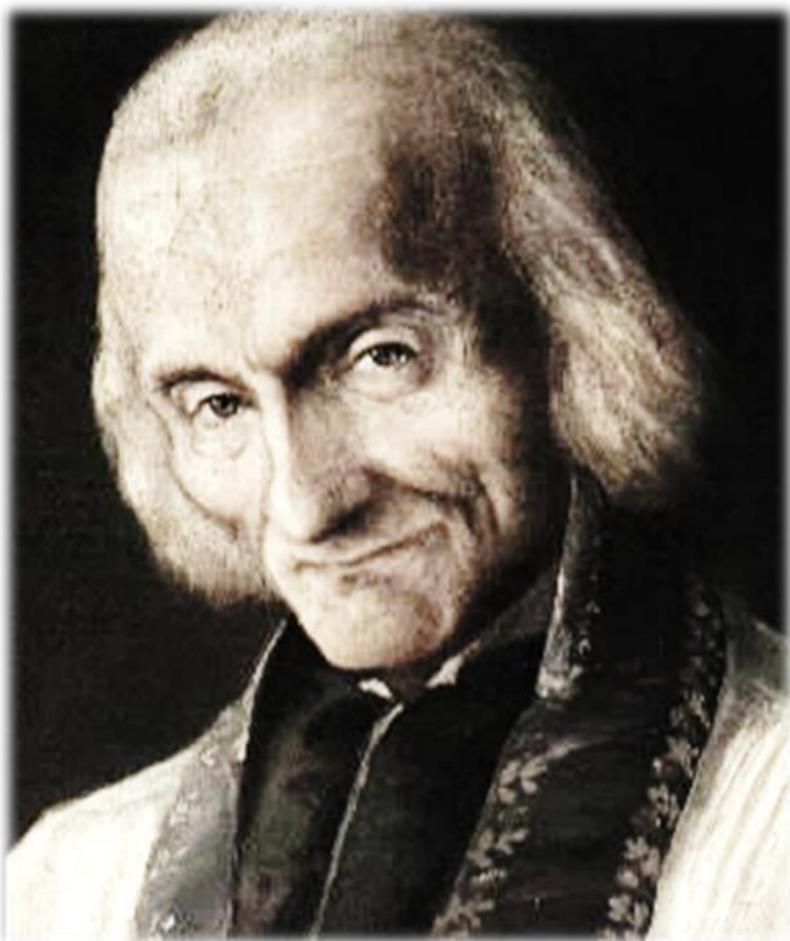


Saint Jean- Marie Vianney curé d'Ars

Stéphane Darbé

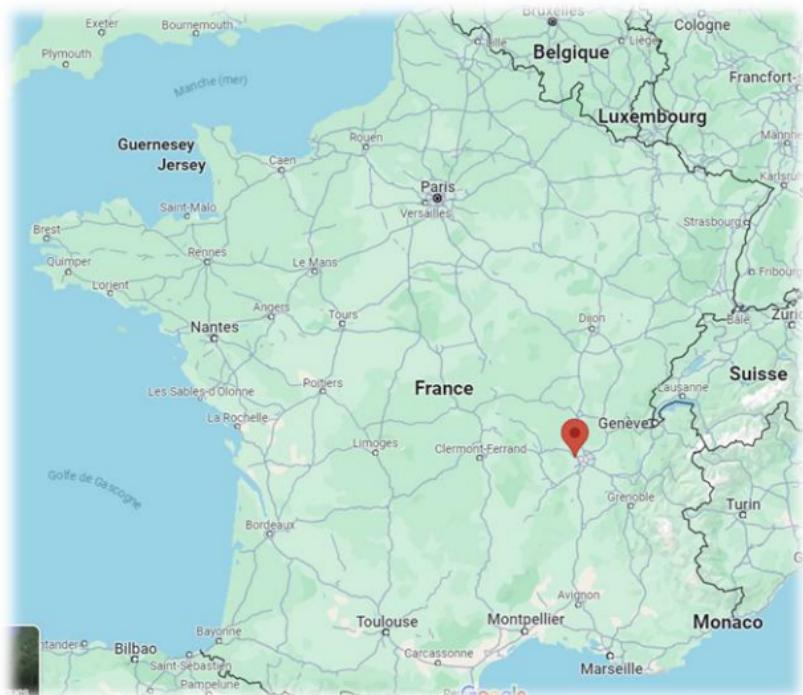
Jean-Marie Vianney



Jean-Marie Vianney est né le 8 mai 1786 à Dardilly, village situé à une dizaine de kilomètres au nord de Lyon. Son père, Mathieu Vianney, est propriétaire d'une douzaine

d'hectares qu'il cultive lui-même. Avec son épouse Marie, ils ont sept enfants. Jean-Marie est le quatrième. Il est baptisé le jour même de sa naissance.

Dardilly près de Lyon



D'après le témoignage de sa sœur Marguerite, Jean-Marie, dès l'âge de quatre ans, aime fréquenter l'église. Il garde aussi les bêtes avec d'autres enfants du village, et souvent il s'isole pour prier.

Sa sœur Marguerite



Chaque soir, en famille, on récite les prières habituelles.

C'est la Révolution française, il y a beaucoup de guerre et de persécutions religieuses. Des mendians vont de ferme en ferme pour demander leur pain. Chez les Vianney ils sont bien reçus. Jean-Marie aime beaucoup aider ses parents à les accueillir.

Les parents de Jean-Marie souhaitent qu'il se prépare à sa première communion, et l'envoient chez son oncle Humbert, à Écully, à 6 km de chez eux. Là, deux anciennes religieuses font en secret le catéchisme aux enfants, tout en leur donnant aussi quelques leçons d'écriture et de lecture. Jean-Marie a

13 ans, et non seulement il ne sait ni lire ni écrire, mais il ne connaît guère non plus le français puisqu'à la ferme on parle le patois de la région.

Durant l'été 1799, il fait sa première communion dans une grange, lors d'une messe clandestine.

En 1802, une école s'ouvre à Dardilly. Il s'y présente beaucoup d'enfants, de jeunes gens et aussi Jean-Marie. Pendant deux hivers, il vient apprendre à lire, écrire, compter, s'exprimer en français, durant quatre mois chaque année, car il travaille aux champs, dès que le temps le permet. C'est l'abbé Fournier qui se préoccupe de l'instruction des enfants. Tout naturellement, il devient un familier

de l'abbé et peu à peu grandi en lui le désir de devenir prêtre. Son père s'oppose d'abord vivement à ce projet, car la ferme a besoin de bras solides, et qui paiera les études et la pension du jeune homme ?

Cependant, Jean-Marie insiste et son père cède enfin à ces instances.

À l'automne 1806, Jean-Marie quitte Dardilly pour s'installer à Écully chez son oncle Humbert. Il a 20 ans. Il sait lire, mais à peine écrire, et ne s'exprime en français qu'avec un vocabulaire restreint. Il faut maintenant qu'il apprenne le latin, langue dans laquelle à l'époque, non seulement, on célèbre la liturgie, mais encore se font toutes les études

théologiques nécessaires à un futur prêtre.

C'est l'abbé Charles Balley, curé d'Écully, ancien religieux, chanoines réguliers de Saint-Augustin, qui se charge de la préparation au sacerdoce de Jean-Marie. Durant trois années, il étudie surtout le français et le latin. Il a peu de mémoire, il apprend lentement, mais il n'est point sot, et il comprend bien ce qu'on lui explique patiemment, dans un langage proche du sien.

Il travaille de toutes ses forces. Ses résultats sont cependant bien modestes. Il décide d'aller en pèlerinage prier sur la tombe de saint François Régis, dont on dit qu'il obtient de Dieu toutes sortes de

grâces. Jean-Marie ira lui demander d'ouvrir son intelligence à l'étude, et plus spécialement de l'aider à retenir le latin.

Saint François Régis



À l'automne 1809 la vie studieuse du jeune Vianney est brutalement interrompue : il est appelé à l'armée. Napoléon est engagé dans la guerre d'Espagne. Il affronte en même temps la Prusse et l'Autriche. L'empereur réclame des soldats. Seulement il y a conflit entre Pie VII et Napoléon. L'empereur a envahi les états pontificaux, le pape l'a excommunié, et Napoléon a fait arrêter le chef de l'église.

La conscription¹ présente alors pour beaucoup de jeunes catholiques un véritable cas de conscience. Les déserteurs sont nombreux. Dans le lyonnais, la plupart des paysans restent attachés à la royauté, et

¹ Recrutement militaire.

beaucoup d'anciens prêtres, comme l'abbé Charles Balley, sont opposés à l'empire.

À peine incorporé, le soldat Vianney tombe malade. Il est hospitalisé une quinzaine de jours à l'Hôtel-Dieu de Lyon.

Rétablissement, il repart avec son régiment pour Roanne². En décembre, il est repris par la fièvre et est admis à l'hôpital où il reste jusqu'au 6 janvier 1810. Il gardera toute sa vie un souvenir chaleureux de la façon dont les sœurs l'ont soigné et soutenu. Sans hésitation, elles lui conseillent de déserter : « il faut bien que j'obéis à la loi, mes bonnes sœurs

² Commune française située dans le département de la Loire.

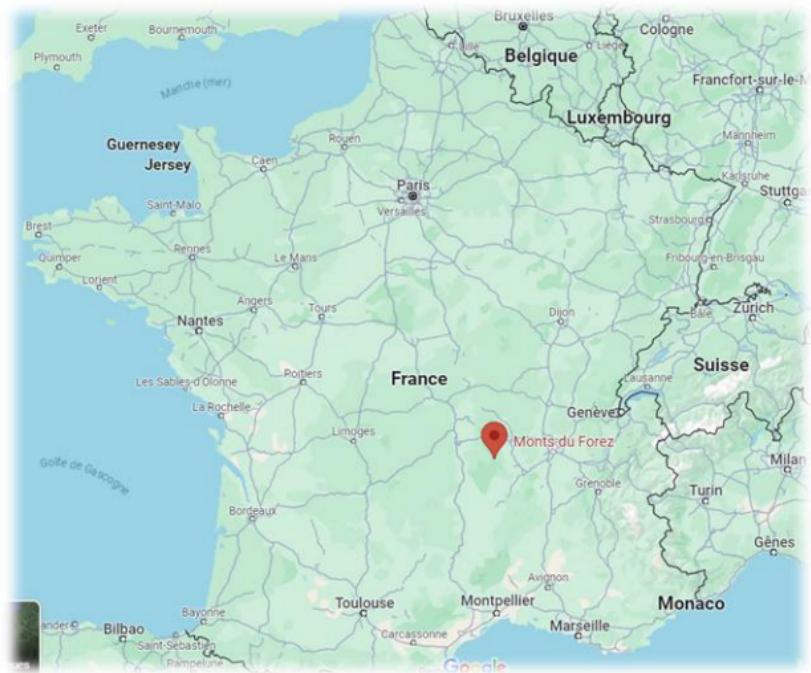
! » dira-t-il. Cependant il est ébranlé, désemparé et hésitant. Il se trouvait en compagnie d'un nommé Guy, conscrit comme lui, et ils se concertèrent pour ne pas rejoindre leur corps d'armée. Guy le conduisit directement jusqu'à la commune des Noës³, dans les montagnes du Forez⁴, où il est caché chez une brave femme restée veuve avec plusieurs enfants. Pour elle, Jean-Marie prend la place d'un fils aîné. Il s'occupe des petits et leur donne des leçons de lecture et d'écriture.

³ Commune française située dans le département de la Loire.

⁴ Les monts du Forez sont une chaîne de montagne qui sont situés dans les départements de la Loire, la Haute-Loire et du Puy-de-Dôme.

D'autres enfants du village se joignent même à eux. L'humble élève de l'abbé Charles Balley devient instituteur. Au printemps et durant l'été, il prend sa large part des travaux de la ferme. Petite de taille, pas plus d'un mètre 58, il est vigoureux et n'hésite pas devant les plus rudes travaux.

Les montagnes du Forez



Au début, il reste caché dans la ferme. Il ne va même pas à la messe le dimanche, car il y a beaucoup d'affluence et il craint de provoquer des questions indiscrettes. Par contre, en semaine, il se rend à l'église, le curé devient son ami et, après lui, beaucoup de gens du village. Assez

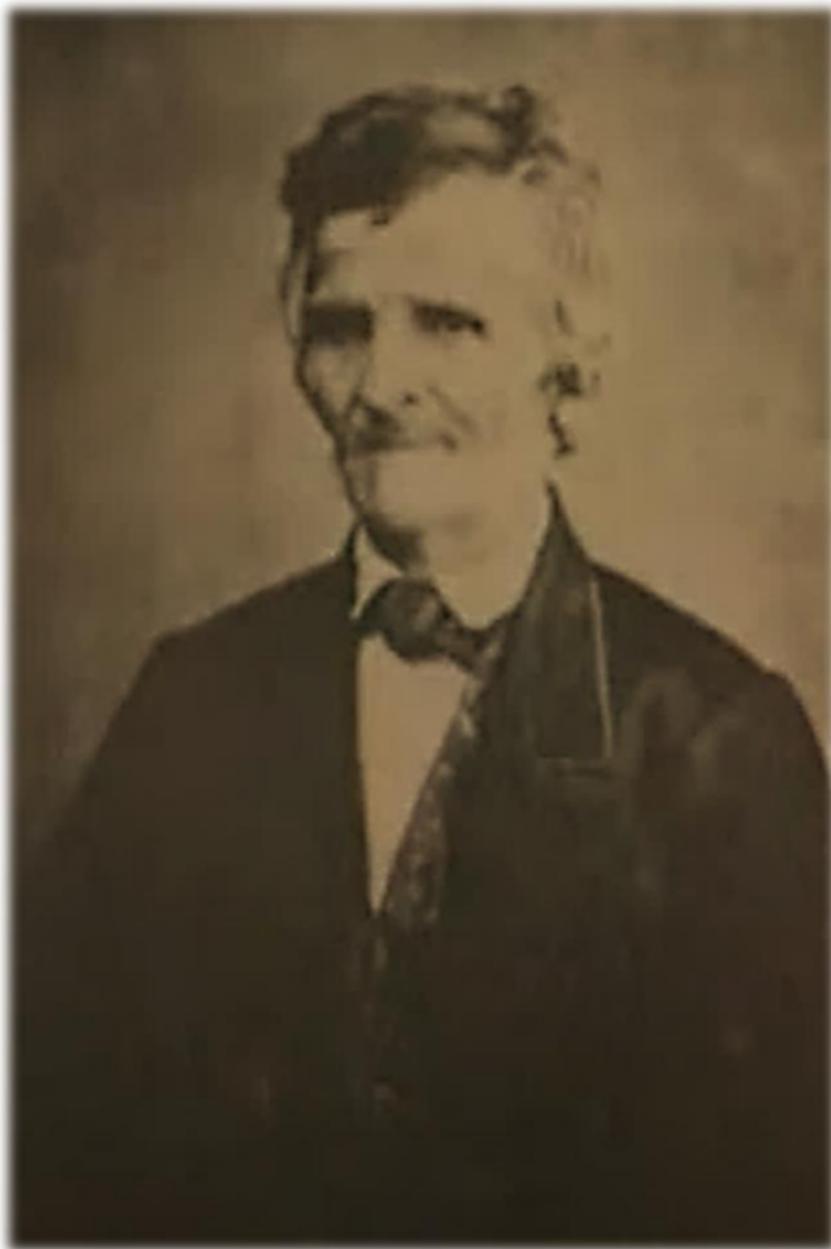
souvent, des gendarmes visitent la région, mais personne ne dénonce le déserteur.

En mai 1810, la veuve qui avait accueilli Jean-Marie se rend à Dardilly pour avoir des nouvelles de la famille Vianney et lui en donner de Jean-Marie. Là-bas, tout va mal. L'autorité militaire à perquisitionnée pour retrouver le déserteur. Mathieu Vianney a dû payer de grosses amendes. Il ne décolère pas contre son fils responsable de tant de maux. De retour aux Noës, elle rapporte ces paroles au jeune homme qui décide de ne pas quitter son refuge.

Enfin, au mois d'août, une lettre de Dardilly lui annonce que sa situation militaire est réglée. Son jeune frère

Jean-François a tiré un bon numéro, mais il s'offre à remplacer son aîné et part en Allemagne. Il disparaîtra sans qu'on sache dans quelles circonstances, en 1813. Toute sa vie, Jean-Marie pleurera ce frère, d'une certaine façon mort à sa place.

Son frère François



En mars 1811, après 14 mois de séjour, il quitte les Noës et il rejoint à Écully son maître, l'abbé Balley.

En ce printemps 1811, l'abbé Balley accueille avec joie son élève. L'abbé ne laisse pas Jean-Marie chez son oncle Humbert, il le loge dans son presbytère. Trois mois après son retour, il le présente à l'évêché comme candidat au sacerdoce. En conséquence, Jean-Marie revêt une soutane, taillé et cousu avec amour par la veuve et ses amis des Noës, et, le 28 mai 1811, en la cathédrale Saint-Jean, il est admis à la cérémonie de la tonsure qui en fait un clerc du diocèse de Lyon.

Il demeure à Écully près de 18 mois, jusqu'à la Toussaint 1812, date à

laquelle il est reçu au séminaire de Verrière dans les monts du Forez où il devrait suivre deux années de philosophie avant d'aborder la théologie à Lyon.

La mauvaise humeur de Napoléon vis-à-vis de l'église l'a conduit à faire fermer nombre d'établissements ecclésiastiques, et Verrière est surpeuplé : 232 élèves dans des bâtiments trop petits avec seulement une demi-douzaine de professeurs.

Cette année se passe assez mal pour Jean-Marie.

Après trois mois d'été passé à Écully, Jean-Marie entre donc, à la Toussaint 1813, au séminaire saint Irénée, à Lyon. Tous les cours sont donnés en latin. Jean-Marie est tout

de suite submergé : il ne comprend rien. Au bout d'un mois, son premier examen, où il doit répondre en latin, le disqualifie complètement, même s'il n'est pas exclu définitivement. Il est renvoyé chez son curé le 9 décembre. Si l'abbé Balley réussi à lui inculquer un minimum de théologie, on pourra revoir son cas. Il se remet donc au travail avec son élève, et, patiemment, il le fait étudier en français et non pas en latin. À la fin de l'année scolaire l'abbé Balley obtient de le faire interroger par un seul examinateur, en français bien sûr, et Jean-Marie répond clairement et avec bon sens. Il est admis et, le 2 juillet il est ordonné sous diacre. Durant une année, Jean-Marie continue à étudier

chez l'abbé Balley et est ordonné diacre à Lyon, le 23 juin.

Il part ensuite à pied à Grenoble. Et le dimanche 13 août, Jean-Marie est ordonné prêtre par l'évêque de Grenoble. Il revint ensuite à Écully.

Écully était un gros bourg d'environ 1500 habitants. Depuis 12 ans, l'abbé Balley avait travaillé avec énergie pour restaurer la paroisse désorganisée par la révolution. On rapporte : « il menait sa paroisse tambour battant, rappelant chacun au devoir, imposant parfois, avec une rudesse à l'ancienne mode, la discipline de l'église. »

La vie au presbytère est réglée comme dans un couvent austère. Des heures sont fixées pour la prière et le

travail. Le silence est habituel, même pendant les repas. Et les deux prêtres rivalisent dans la mortification et la prière.

L'abbé Balley persévérait dans les habitudes de pénitence monastique qu'il avait prise lorsqu'il était religieux. Non seulement il jeûnait mais encore, souvent il se frappait les épaules avec une discipline composée d'une chaînette de fer et il portait un gilet de crin rugueux caché sous sa chemise. L'abbé Vianney souhaitait avec ardeur un tel exemple et, avec la vigueur de sa jeunesse, il dépassait son maître sur le chemin de la mortification corporelle. Par la suite, Jean-Marie Vianney découvrira que la pénitence

n'est qu'un moyen, auquel il restera cependant fidèle toute sa vie.

Le jeune prêtre commence à instruire les enfants du catéchisme. Toute sa vie il aimera parler aux enfants. Son esprit pratique et son sens des images et des comparaisons prises dans la vie de tous les jours l'aident à trouver un langage proche du leur, accompagné de mots prononcés dans le patois qui leur est familier. Un an après son ordination, il reçoit la permission de confesser. L'abbé Balley lui confie progressivement des tâches pastorales plus importantes, lorsqu'au début de 1817, il tombe gravement malade. Jean-Marie doit prendre en charge la totalité du service paroissial.

Le plus redoutable pour le jeune prêtre est la prédication du dimanche. À l'époque, on prêche longtemps : 45 minutes ou même une heure. L'abbé Balley parlait avec aisance et se faisait bien écouter de ses paroissiens. Jean-Marie a plus de difficultés. Pour aider son vicaire, le curé lui donne des recueils de sermons des meilleurs auteurs de l'époque. Beaucoup de curé se contentaient de lire en chaire un de ces textes. Jean-Marie ne se satisfait pas de cette méthode. Il taille dans les textes, juxtapose à sa façons divers passages d'auteurs différents et, puisqu'il lit mal, il apprend par cœur et récite comme il peut. Un témoin raconte : « Il m'a dit qu'une seule

instruction lui avait coûté 15 jours de travail, sans compter le temps qu'il mettait pour l'apprendre. » Le résultat de tant d'efforts n'est pas brillant, et ce d'autant plus qu'il n'aura jamais une voix bien positive ; elle restera toujours un peu haute et éraillée⁵. Mais l'auditoire est indulgent pour le jeune prêtre dont il admire par ailleurs tant de qualités.

⁵ *Érailler la voix*, la rendre rauque à force de chanter, de crier.

Chaire de l'époque (reconstitution)



En décembre 1817, l'état de santé de l'abbé Balley s'aggrave. Son vicaire lui donne les derniers sacrements. Il l'assiste jusqu'au bout.

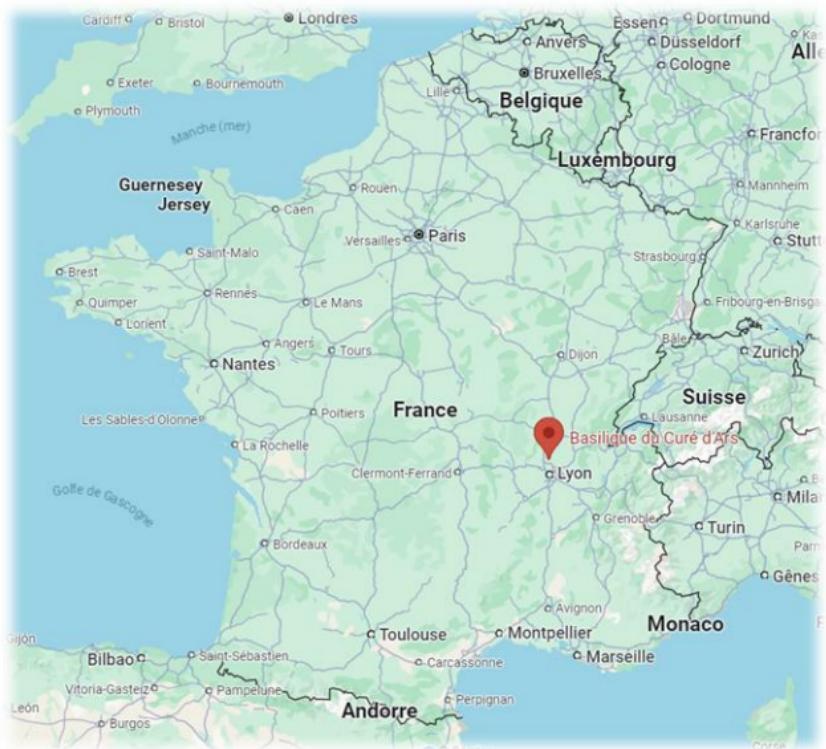
Peu après Jean-Marie est appelé par le vicaire général, en février 1818, et

lui annonce qu'il lui confie le village d'Ars-en-Dombes.

Le vicaire général lui propose le service pastoral de la commune d'ars-en-Dombes, qui n'a que 230 habitants, la plupart pauvres et misérables.

Le vendredi 13 février 1818, Jean-Marie arrive à Ars. Une carriole, conduite par un de ses anciens paroissiens d'Écully, le transporte avec le modeste héritage que lui a légué l'abbé Balley : quelques meubles et ustensiles de ménage, quelques gravures pieuses, et surtout une bibliothèque de plus de 300 volumes...

Ars



Une veuve, Madame Bibost, qui s'occupait de la maison et du linge de l'abbé Balley, s'est proposée pour l'accompagner afin de l'aider à s'installer dans son nouveau presbytère.

La distance d'Écully à Ars et d'environ 40 km : une journée de route.

On raconte qu'un petit berger, âgé d'une dizaine d'années, vit les voyageurs s'arrêter près de lui et lui demander leur chemin. Le petit berger ne parlant pas français eu quelques difficultés à les comprendre au début mais ils finirent par se comprendre. Et le jeune prêtre dit à l'enfant : « tu m'as montré le chemin à d'Ars, je te montrerai le chemin du ciel. »

Un monument de bronze, à l'entrée du village, rappelle cette rencontre.





Le presbytère est une maison assez grande avec un étage et un petit jardin. Il y a deux pièces au rez-de-chaussée et trois chambres à l'étage.

Le tout est bien garni avec des meubles fournis au curé précédent par les châtelains du lieu.

Le dimanche suivant son arrivée c'est l'heure de la grand-messe. Tout le village s'est rassemblé à l'église pour l'occasion.

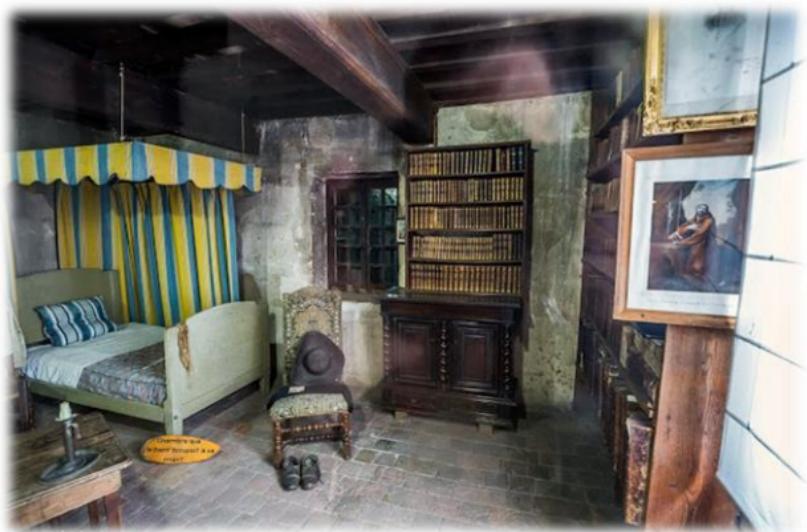
Quelques jours après son arrivée, le nouveau curé demande à la châtelaine, Mademoiselle Des Garets, de reprendre les meubles du presbytère. Jean-Marie ne veut garder que le strict nécessaire : une table et quelques chaises dans la cuisine, un lit pour lui avec une paillasse dans une des chambres et un autre lit pour ses hôtes éventuels, quelques armoires pour ranger son peu de linge et surtout ses livres,

avec une petite table pour écrire. Le presbytère prend alors l'allure misérable qu'on peut encore lui voir aujourd'hui.

Mademoiselle Des Garets







Après le départ de la mère Bibost, le ménage sera fait de temps en temps par une voisine, veuve elle aussi. Jean-Marie accepte qu'elle lave son linge et donne parfois un coup de balai. Mais pour l'ordinaire, il fait sa cuisine lui-même.

Il n'y a que deux plats à son menu. Soit il fait bouillir des pommes de terre soit il demande à sa voisine de lui préparer des grosses crêpes en

farine de blé noir, habituelle chez les paysans de la région, et qu'il fait réchauffer dans sa poêle. Avec un peu de pain et un verre d'eau, cela lui suffit, et encore ne mange-t-il qu'en bien petite quantité.

Jean-Marie était d'une constitution très robuste. Il était plein de gaieté et, dans sa conversation, il disait volontiers quelques mots qui faisaient sourire. Il avait des reparties très spirituelles.

Malgré son extrême austérité, Jean-Marie n'a jamais été triste.

Paroles du saint curé sur la souffrance

Nous nous plaignons de souffrir ; nous aurions bien plus raison de nous plaindre de ne pas souffrir, puisque rien ne nous rend plus semblable à notre seigneur.

Il faut toujours avoir Dieu en vue, Jésus-Christ en pratique, soi-même en sacrifice.

Si nous aimions Dieu, nous serions heureux de souffrir pour l'amour de celui qui a bien voulu souffrir pour nous.

La croix est l'échelle du ciel.

La croix est la clé qui ouvre la porte du ciel.

La croix est la lampe qui éclaire le ciel et la terre.

Cette austérité et cette pauvreté qui nous étonnent tellement aujourd’hui, sont alors, pour l’époque, le lot de presque tous. Dans beaucoup de fermes, on ne mange guère de viande tous les jours de fête et l’on boit de l’eau. Toute la famille vit dans une seule pièce qu’on appelle « la chauffure » ; elle sert en même temps de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher.

Les paysans, Maître et domestique, gagnent durement leur vie en travaillant beaucoup, et ils ont un grand respect de l’argent.

Le saint curé avait aussi un grand cœur. Il donnait sans compter et autant qu'il avait.

Cependant Jean-Marie ne méprise pas l'argent. Il essaie d'en avoir toujours un peu à distribuer.

En diverses circonstances, il n'hésite pas à se lancer dans des dépenses importantes et à disposer de sommes considérables, par exemple lorsqu'il s'agit de restaurer son église, ou de soutenir ses œuvres d'éducation.

Il touche régulièrement un petit traitement, comme c'est l'usage selon le concordat⁶.

En 1819, à la mort de son père, il perçoit une modeste part d'héritage

⁶ Convention entre un État et le Vatican.

sous la forme d'une pension annuelle que lui verse son frère aîné, François.

D'où le pauvre curé tire-t-il ses subsides ? Assurément pas de ses malheureux paroissiens, mais de personnes fortunées qu'il intéresse à ses œuvres. C'était l'abbé Balley qui lui fit rencontrer de riches négociants lyonnais, comme la famille des Garets d'Ars, qui sera au service de l'Abbé Vianney en se faisant son constant soutien.

Il demandait souvent de l'argent aux plus riches pour aider les plus pauvres.

Au cours de ses 40 années passées à Ars, beaucoup d'argent à transiter

par les mains de Jean-Marie. Mais il ne garde rien pour lui.

Parole du saint curé

Plus on se rend pauvre pour l'amour de Dieu, plus on est riche en réalité !

Je n'ai jamais vu personne se ruiner en faisant de bonnes œuvres...

Les amis des pauvres sont les amis de Dieu.

Il ne faut jamais mépriser les pauvres parce que ce mépris retombe sur Dieu.

Vous avez envie de prier le bon Dieu, de passer votre journée à

l'église ; mais vous songez qu'il serait bien utile de travailler pour quelques pauvres que vous connaissez et qui sont dans une grande nécessité ; cela est bien plus agréable à Dieu que votre journée passée au pied des saints tabernacles.

Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez peu, mais donner de bon cœur et avec joie.

On se lève tôt à la campagne. Dès quatre heures du matin, parfois plus tôt encore, Jean-Marie se lève et va prier dans l'église en se mettant à genoux. Chaque matin il prie au moins trois heures. Parfois les yeux

fixés sur le tabernacle, il reste silencieux. Avant six heures, il sonne la cloche et se prépare à célébrer la messe.

Quelques femmes y assistent. L'attitude du jeune prêtre les impressionne fortement. Il est assez vif et même rapide dans sa façon de célébrer, mais après la consécration, il s'arrête plusieurs minutes, les yeux fixés sur l'hostie : sa figure manifestait le contentement intérieur qu'il éprouvait. Et les fidèles observent le même arrêt silencieux et heureux au moment de la communion.

Dans la journée, le curé revient souvent dans son église. Le soir, avant la tombée de la nuit, il récite le

chapelet, les litanies et quelques autres prières. Assez vite, quelques femmes, quelques enfants le rejoignent. Ensuite, la nuit tombée, sa chandelle reste allumée tard devant l'hôtel du Saint-Sacrement ; il prie longuement avant de rejoindre son presbytère. Il ne se couche pas encore ; devant le modeste feu qu'il entretient dans la cheminée de sa chambre, il lit un de ses ouvrages préférés.

Il ne semble pas avoir eu de bible complète, mais il a un recueil des histoires de l'Ancien Testament et il peut méditer les lectures bibliques du bréviaire et celles du missel.

Enfin, vers 11 heures du soir, il s'allonge sur sa paillasse ou parfois

par terre à côté de son lit. Il ne dort que quatre à cinq heures chaque nuit. Dans ses dernières années, il lui arrivera souvent de ne se reposer que deux heures. Sans doute a-t-il eu moins que d'autres besoin de sommeil.

Si Jean-Marie a tellement rogné sur son sommeil, c'est surtout parce qu'il a pris à la lettre les paroles de l'écriture disant qu'il faut toujours prier, sans jamais se lasser.

Mais il assure aussi qu'il est, dans ses années de jeunesse, tourmenté par bien des angoisses et des peines intérieures. Il éprouve la monotonie et l'aridité dans la prière. En même temps lui revient sans cesse à l'esprit le sentiment de son indignité et de

son incapacité à être curé. Ne s'est-il pas montré présomptueux en acceptant une telle charge ? Parmi ses paroissiens, certains ne risquent-ils pas d'être damnés à cause de son incompétence à lui ? Quand il fait son examen de conscience, il ne voit que son indignité de pécheur. Plus tard il dira à une de ses pénitentes, « j'ai demandé une fois à Dieu de voir ma misère et je l'ai obtenu. Si Dieu ne m'avait alors soutenu, je serais tombé dans le désespoir. »

Sur la fin de sa vie, quelqu'un lui demande s'il n'est pas tenté par des pensées contre l'humilité. « Non, répondit-il, ce n'est point-là ma tentation. Je n'ai pas de peine à me persuader que ce n'est pas moi qui

fais tout cela. C'est le bon Dieu... ma tentation, c'est le désespoir. »

De cette tentation, comment se sauve-t-il ? Par l'amour : « Dieu nous aime plus que le meilleur des pères, plus que la plus tendre des mères. Nous n'avons qu'à nous soumettre et nous abandonner à sa volonté. » Et de ses épreuves mêmes, Jean-Marie tire une leçon optimiste : « quand on n'a pas de consolations, on sert Dieu pour Dieu, mais quand on en a, on est exposé à le servir pour soi. »

« Mon Dieu, faites-moi la grâce de souffrir en vous aimant et de vous aimer en souffrant » dira-t-il.

Parole du saint curé

La prière n'est autre chose qu'une union avec Dieu.

Dans cette union intime, Dieu et l'âme sont comme deux morceaux de cire fondus ensemble.

Nous ne devrions pas plus perdre la présence de Dieu que nous ne perdons la respiration.

On en voit qui se perdent dans la prière comme un poisson dans l'eau.

On n'a pas besoin de tant parler pour bien prier. On sait que le bon Dieu est là, dans le saint tabernacle ; on lui ouvre son cœur ; on se complaît en sa sainte présence. C'est la meilleure prière, celle-là.

Le bon Dieu aime à être importuné.

L'homme est un pauvre qui a besoin de tout demander à Dieu.

Ce ne sont ni les longues, ni les belles prières que le bon Dieu regarde, mais celles qui se font du fond du cœur, avec un grand respect et un véritable désir de plaire à Dieu.

La prière est une douce amitié, une familiarité étonnante... C'est un doux entretien d'un enfant avec son Père.

Dès les premiers jours de son arrivée à Ars, il se montra si bon, si

bienveillant et si affable⁷ qu'il se fit aimer de tout le monde. Il visitait tous ses paroissiens, ne se contentant pas d'aller là où on l'appelait, mais se présentant sans être appelé... après avoir demandé des nouvelles de tout ce qui pouvait intéresser la famille, il ne manquait pas d'ajouter quelques mots d'édification... »

En visite chez ses paroissiens, presque jamais il ne s'asseyait ; il avait le plus grand mépris pour tous les biens de la terre ; cependant, quand il était avec eux, il leur parlait

⁷ Bienveillant dans son accueil et ses propos (se dit surtout d'un supérieur).

avec complaisance⁸ de l'état de leur fortune, de leurs récoltes.

Il marche à pas précipités et il n'est pas facile de le suivre quand on essaie de l'accompagner, surtout lorsqu'il va voir un malade.

Par contre, il s'arrête chaque fois qu'il rencontre un enfant ; la plupart échappent à toute scolarité et même à tout catéchisme, et cela devient un gros souci pour l'abbé Vianney. Quant aux petites filles, les plus pauvres sont placées comme servantes dès l'âge de 10 ans, et leurs maîtres ne les libèrent même pas toujours le dimanche pour

⁸ Disposition, caractère qui porte à s'accommoder au sentiment, au goût d'autrui pour lui plaire.

qu'elles puissent venir à la messe. Dès son arrivée, le nouveau curé fait lui-même le catéchisme à tous les enfants qu'il peut rassembler, très tôt le matin, avant qu'ils ne commencent leur travail. Il arrive même à persuader les parents et les maîtres de les laisser venir à l'église pour recevoir son enseignement.

Mais pour faire ce catéchisme, le curé se heurte à une autre difficulté : la plupart des enfants ne savent pas le français, et lui-même n'est pas encore familier avec le patois d'Ars. Alors, il demande aux aînés de traduire aux petits ce qu'il veut leur dire.

Pour Jean-Marie, le jour du Seigneur était très important.

« Nous devrions être contents de voir arriver le dimanche, dit le curé d'Ars. Nous dirions : aujourd'hui je vais m'occuper du bon Dieu. » Et il ne cesse de répéter : « après avoir passé toute la semaine sans presque penser à Dieu, il est bien juste d'employer le dimanche à prier et à remercier Dieu. »

Si les fermiers les plus importants ne travaillent guère le dimanche, les femmes, les domestiques, les petits bergers qui gardent les troupeaux, tous ont à peu près les mêmes occupations le dimanche et la semaine. L'Abbé Vianney rappelle donc d'abord les plus responsables à leurs devoirs : « le dimanche, c'est le bien du bon Dieu. De quel droit touchez-vous à ce qui ne vous

appartient pas ? Vous savez que le bien volé ne profite jamais. Le jour que vous volez au Seigneur ne vous profitera pas. »

Les femmes ont toujours quelque chose à faire à la maison. Mais le curé les presse : « on doit le samedi faire tout ce qui peut se faire pour le dimanche, et le dimanche on doit laisser tout ce qui peut attendre au lundi. »

Au début, les fermiers et leurs domestiques travaillent le dimanche mais, peu à peu, ils acceptent de prendre le dimanche comme jour de repos et aller à l'église. Les domestiques s'en réjouissent fort et cet avantage se propage dans les fermes des villages voisins. Cela ne

va pas sans déclencher quelques violentes colères à l'égard du curé. Mais la conviction de celui-ci reste ferme : « le dimanche, le bon Dieu nous ouvre ses trésors, à nous d'y puiser à pleine main. »

Le jeune curé apporte un grand soin à la liturgie et à toutes les cérémonies. Il a formé quelques enfants de chœur qui portent avec fierté les cierges, l'encensoir, les burettes d'eau et de vin. Tous les paroissiens s'en aperçoivent très vite : pour leur curé, la messe, ce n'est pas seulement important, c'est capital. Il affirme avec toute la force de sa conviction : « l'assistance à la messe est la plus grande action que nous pouvons faire. »

À l'époque, on communie peu. On a lié communion à sacrement de pénitence : les chrétiens sont invités à se confesser la veille de toute communion.

De plus, il n'est d'usage nulle part de communier à la grand-messe. Cela paraîtrait une espèce de manque de pudeur, et le respect humain est puissant. Il ne faut pas non plus oublier que l'obligation du jeûne et stricte : pour se présenter à l'eucharistie, il ne faut avoir rien mangé, ni bu, depuis minuit ; attendre à jeun jusqu'à environ 11 heures paraît difficile à beaucoup. À Écully, le jeune abbé Vianney célébrait une messe basse à six heures pour les quelques personnes ferventes qui voulaient communier,

mais l'assistance à cet office ne les dispensait pas de revenir ensuite à la grand-messe.

À Ars, les communions sont rares : la plupart des femmes s'acquittent de ce qu'elles considèrent surtout comme un « devoir » à Pâques, mais la quasi-totalité des hommes ne communient jamais. La première communion des garçons de 12 ans est bien souvent la dernière. Quant au sacrement de pénitence, il est encore plus méconnu, sinon méprisé, et si l'on en parle quelquefois entre hommes, c'est au cabaret, comme sujet de plaisanterie.

À Ars, lorsque Monsieur Vianney arrive, les gens sont en train de passer inconsciemment à

l'indifférence religieuse. Jean-Marie n'a pas la voix très forte, mais elle est parole d'un prêtre de Jésus-Christ, qui devient la parole de Dieu. Cette conviction il l'a clairement exprimée à plusieurs reprises en disant : « quel que soit le prêtre, c'est toujours l'instrument dont le bon Dieu se sert pour distribuer sa parole. »

Comme à Écully, l'abbé Vianney prépare soigneusement ses sermons. Il reste fidèle à la méthode que lui a conseillée l'abbé Balley, c'est-à-dire qu'il ne compose pas lui-même son texte, mais qu'il recopie et met bout-à-bout des passages de divers auteurs, choisis selon les circonstances et qu'il transforme

plus ou moins en fonction de ses auditeurs, et les apprend par cœur.

Jean-Marie se sert en partie des *instructions familières*, ouvrage du chanoine Bonnardel, écrivain du XVIII^e siècle, mais aussi d'autres œuvres qui se trouvent dans la bibliothèque que lui a légué l'abbé Balley.

Durant sa jeunesse, et pendant une dizaine d'années, sa prédication nous paraît souvent d'une sévérité exagérée. Il s'écrie : « que d'âmes en enfer... les pécheurs y tombent par milliers continuellement... que de chrétiens damnés, que de chrétiens perdus ! » Il n'arrive pas à comprendre que l'on puisse ne pas être brûlé comme lui par cet amour,

et donc la moindre négligence lui paraît contradictoire avec l'amour.

Il voit devant lui la médiocrité, le peu de zèle, au lieu de la foi vive et de l'amour fervent, il voit des hommes, des femmes séparées de Dieu ; et tout péché lui paraît grave face à l'infinie tendresse de Dieu. Le péché qui entraîne l'homme à la mort spirituelle, le séparant définitivement d'avec Dieu, cette séparation qui est justement la damnation, puisque l'enfer est le lieu de l'absence de Dieu et du refus de l'amour.

Nous savons qu'il ne lisait pas ses textes, mais qu'il les récitait de mémoire. Or, sa mémoire était mauvaise.

Sa pensée évoluera beaucoup. Si sa première découverte du mal le poussait à la rigueur, au fur et à mesure il sonde le cœur de chaque homme et il s'ancre davantage à la miséricorde de Dieu. Il menace de l'enfer, mais il pleure à la pensée que des hommes se damnent. Il dénonce le péché mortel, mais il revient sans cesse sur la bonté de Dieu, sur sa miséricorde envers les pécheurs, sur son amour offert à tous, sur le bon Dieu qui nous a créé et mis au monde parce qu'il nous aime ; il veut nous sauver parce qu'il nous aime. Le bon Dieu veut notre bonheur.

Dès 1825, dans ses instructions, il se libère de ses modèles et il se permet d'improviser. Il livre alors ce qu'il a médité dans sa prière, sa parole

s'adoucit, elle s'approfondit, elle montre le fond de son cœur, et c'est alors qu'il se fait vraiment écouter.

Il ne sera jamais un orateur prestigieux, mais il devient un témoin de l'Évangile humble, passionné, convaincu et convaincant. Il disait simplement : « le moyen le plus sûr d'allumer ce feu de l'amour de Notre Seigneur dans le cœur des fidèles, c'est de leur expliquer l'Évangile. »

Parole du saint curé sur l'amour de Dieu

Oh ! Que c'est beau d'avoir un Père dans le ciel !

Ô Jésus, vous connaître, c'est vous aimer ! ... Si nous savions comme notre seigneur nous aime, nous mourions de plaisir ! Je ne crois pas qu'il y ait des cœurs assez durs pour ne pas aimer en se voyant tant aimé...

Oh ! Que les pauvres pécheurs sont malheureux de ne pas aimer le bon Dieu.

Pauvres pécheurs, quand je pense qu'il y en a qui mourront sans avoir goûté seulement pendant une heure le bonheur d'aimer Dieu...

Au ciel, nous serons heureux du bonheur de Dieu est beaux de la beauté de Dieu.

Mon Dieu ! Qu'aimerons-nous donc si nous n'aimons pas l'amour ?

Jean-Marie se fait une haute idée de sa responsabilité de curé d'une paroisse. Il se sait le représentant de Dieu devant ces 230 paroissiens, mais surtout le représentant devant Dieu. Bien souvent il exhorte ses paroissiens à se convertir, mais il est persuadé qu'ils ne le feront pas sans son aide permanente, sans non plus sa prière instante. Comme bien peu soupçonnent ce que c'est qu'aimer Dieu, il pense que c'est à lui de

suppléer à ce qui manque chez eux. Là se trouve l'une des raisons de sa prière et de sa pénitence.

En ce printemps 1818, il invite quelques femmes âgées de bonne volonté à la messe en semaine et leur enseigne à prier le rosaire de la vierge Marie. Quelques petites filles se joignent à elles et petit à petit le groupe grandit et devient la confrérie du rosaire. Après deux ou trois ans, celui-ci en compte parmi elles, des épouses, des mères de famille, et des jeunes filles.

Les jeunes de l'époque préfèrent aller danser plutôt qu'aller à l'église. Mais Monsieur le curé n'aime ni la danse, ni les danseurs. Il sait combien les jeunes aiment à se

réunir en toute occasion de fête et combien de ces rencontres sont l'occasion de désordres. Il y voit des occasions favorisant la luxure et l'impureté. En même temps qu'il s'oppose aux danseurs, il s'en prend aussi aux buveurs. Il ira même jusqu'à faire fermer le café du village.

Jean-Marie a compris que ses paroissiens, surtout les jeunes, aime se réjouir et qu'il y a là un désir légitime. Il s'efforce donc de donner aux solennités religieuses tout l'éclat possible, il multiplie les cérémonies du dimanche après-midi, il fait précéder les processions par des musiciens, il apporte beaucoup de soins aux décos par des fleurs fraîches. On fait le tour du village en

bénissant chaque ferme avec le Saint-Sacrement, et tous chantent à pleine voix. Il en profite pour faire reconstruire le clocher, fait agrandir les chapelles latérales dans l'église, et organiser de nouvelles fêtes paroissiales dont la préparation mobilise les jeunes longtemps à l'avance.

Et il incite ses paroissiens à compléter la fête religieuse par un bon repas pris joyeusement en famille. Mais lui-même reste sobre, et dès qu'il se retrouve seul, il reprend son régime de jeûneur.

L'église d'Ars est bien petite, et lorsque Jean-Marie y arrive elle est en piteux état. Dès l'été 1818, Jean-Marie achète, grâce à l'argent du

Vicomte François des Garets, un nouveau maître-autel et renouvelle tous les ornements nécessaires pour célébrer les offices liturgiques, il achète des chasubles, des dorures, de la soie... Il ne faut pas s'étonner de cette transformation, car la foi en l'eucharistie, surtout en la présence réelle et permanente du Christ dans l'hostie consacrée, est au centre de la vie spirituelle de Jean-Marie.

Certainement Jean-Marie aime construire, aménager, embellir, mais tout cela n'a qu'un but : favoriser la conversion véritable de ses paroissiens.

Dès 1820, le groupe des femmes de la confrérie du rosaire grandit. Les hommes les plus fervents préfèrent

se réunir entre eux, et le curé fonde pour eux une confrérie du Saint-Sacrement. Le dimanche, les communions sont de plus en plus nombreuses. En semaine quelques femmes sont fidèles à la messe matinale, et beaucoup viennent passer dans la journée un moment plus ou moins longs en prière devant le Saint-Sacrement. Les hommes aussi fréquentent de plus en plus l'église, et le confessionnal de l'Abbé Vianney est à peu près fréquenté par la majorité des paroissiens. Les bals sont devenus rares, et le travail du dimanche a presque disparu. Les enfants viennent au catéchisme chaque matin dès l'âge de sept ou huit ans. Enfin les gestes de charité et

d'entraide se multiplient. Le bon curé, content, dit un jour en chaire : « mes frères, Ars n'est plus Ars, il est changé. »

Dès son arrivée à Ars, Jean-Marie s'aperçoit que quelque personnes sont plongées dans la misère. Sa charité ne se bornait pas à ceux qui venaient auprès de lui pour lui demander, il leur portait ou faisait porter chez eux de l'argent, du pain, du blé. Il lui arrive aussi de payer des loyers en retard ou d'aider des malades.

La parole de Jean-Marie est convaincante : « le bon Dieu demandera si nous avons employé nos forces à rendre service au prochain. »

Jean-Marie s'intéresse beaucoup aux enfants. Il dit : « ils sont petits, mais leurs prières sont grandes auprès du bon Dieu. »

La plupart de ces enfants ne savent ni lire ni écrire, surtout les filles. Il n'y a pas d'école permanente à Ars. Le conseil municipal loue chaque année les services d'un instituteur de passage qui, de novembre à mars, enseigne les rudiments de la lecture, de l'écriture et du calcul, aux enfants, que leurs parents veulent bien libérer des travaux de la ferme. Certains parents pensent que cette instruction ne sert à rien pour former de bons paysans.

L'abbé Vianney veut remédier à cet état de choses. Il souhaite que les

filles soient aussi instruites que les garçons, car il estime fort l'influence des mères sur leur famille. Il dit : « les enfants qui n'ont pas une mère chrétienne sont bien à plaindre. La vertu passe du cœur des mères dans le cœur des enfants. » Peu à peu germe en son esprit le dessein de fonder une école gratuite pour les petites filles.

Cinq ans après son arrivée à Ars, donc début 1823, Jean-Marie commence à réaliser son projet. Il a remarqué deux jeunes filles qui lui paraissent capables de devenir ses collaboratrices. Il obtient de leurs parents qu'elles puissent compléter leur instruction chez des religieuses enseignantes. Le curé trouve le moyen de payer leur pension. Elles

n'y resteront que 18 mois et donc n'aurons qu'une maigre formation scolaire car, dès l'automne 1824, l'école va ouvrir sous le nom de « la Providence ».

L'abbé Vianney achète, en mars 1824, une maison bien modeste. Le tout a coûté 2400 Fr. que Jean-Marie a dû aller quêter auprès de ses habituels bienfaiteurs.

Aux deux jeunes filles, se joindra une troisième qui sera chargée de la cuisine, du ménage et du jardinage. Elle apprend aussi à coudre pour « tailler les robes et habiller les pauvres ». Les petites filles du village viennent tout de suite nombreuses. Comme l'école est entièrement gratuite, des parents des

villages voisins demandent à pouvoir y envoyer aussi leurs enfants. On accepte, mais cela nécessite d'organiser un dortoir. Et l'école devient bien vite trop petite.

Jean-Marie reprend son chemin de quêteur. L'année suivante, il peut faire doubler la maison. Sans cesse il cherche l'argent nécessaire pour faire vivre tout ce petit monde. D'autant plus que l'œuvre se transforme. Ce n'est plus seulement une école, mais bientôt un orphelinat pour des enfants pauvres et abandonnés par leur famille. Le régime alimentaire de la maison reste fort simple. On mange du pain, des pommes de terre et des fruits. Et on couche sur des paillasses.

Cependant tout le monde est heureux.

Mais les épreuves se succèdent. Plusieurs jeunes filles arrivées en mauvaise santé meurent. Durant ces années 1830- 1832, le pauvre curé a beaucoup de mal à faire vivre la Providence. Mais pendant ces durs moments des événements merveilleux se produisent. Deux fois, alors que le grenier à blé aurait dû être vide, il se trouve plein. Les braves gens d'Ars, mis au courant par les jeunes filles, n'hésitent pas à parler de miracle.

Les pèlerins sont très nombreux à accourir à Ars et il en arrive encore à grand nombre. On vient voir le curé d'Ars non seulement pour se

confesser, mais aussi pour obtenir de son intercession des guérisons ou des grâces particulières. Tout cela contrarie bien notre bon curé. Mais parmi tous ces pèlerins, beaucoup visitent la Providence et y laissent des aumônes généreuses qui permettent d'améliorer l'ordinaire des orphelines et soulage d'autant les soucis financiers de leur curé.

Mais une nouvelle épreuve se présente dans le courant de 1837. Une dame bienfaitrice du curé tombe gravement malade et en plus, à ce moment-là, Jean-Marie, fatigué et effrayé par l'afflux des pèlerins songe à demander à son évêque la permission de quitter Ars. Quelque temps plus tard, heureusement, notre curé se ressaisit, la dame bienfaitrice

se rétablit, et la Providence continue sa vie toute simple une dizaine d'années encore.

En 1847, beaucoup d'écoles pour les filles se sont ouvertes dans le diocèse. Elles sont bien tenues par des congrégations religieuses florissantes. L'évêque souhaite que La Providence soit confiée aux sœurs de Saint-Joseph de Bourg. Assurément l'école sera beaucoup plus sérieusement tenue par ces religieuses mais l'orphelinat et l'accueil des aînés seront supprimés, et c'est un grand déchirement pour Jean-Marie. En esprit d'obéissance, il donne son consentement et transfère tous ses titres de propriété à la supérieure des religieuses.

Cependant à Ars, il n'y a pas que des petites filles. Leurs frères sont nombreux. Le bon curé engage un jeune homme du pays qui a suivi les cours de l'école normale, à prendre la direction de l'école communale. Ce jeune homme la dirigea pendant 11 ans. Jean-Marie propose alors d'assurer la stabilité de l'école des garçons en la confiant à la congrégation des frères de la sainte famille de Belley. Il connaît bien le fondateur de cette communauté, et prend l'initiative de lui proposer l'école d'Ars. Les frères prennent possession de l'école en 1849 et l'abbé Vianney trouvera en eux non seulement des maîtres compétents, mais aussi les collaborateurs affectueux et dévoués.

Dans les derniers mois de 1823, vers neuf heures du soir, Jean-Marie entend de grands coups frappés dans la porte de la cure. Il ouvre la fenêtre et ne vois personne. Vers 11 heures, le bruit recommence. Il descend dans la cour. Personne. Les nuits suivantes les mêmes bruits recommencent. Probablement des voleurs dit Jean-Marie. Le curé recourt à quelques garçons du village pour garder le presbytère. Une nuit il neige. Les coups arrachent à nouveau Jean-Marie du sommeil. La cour toute blanche ne porte aucune trace de pas. C'est ce qui a fait penser à Jean-Marie que ce n'était pas des voleurs, mais le démon qui voulait l'effrayer. Alors il

renvoya ses gardes et resta seul, armé du secours du bon Dieu.

Durant toute l'année 1824, Jean-Marie est réveillé presque chaque nuit par celui qu'il prend l'habitude d'appeler familièrement le grappin. Jean-Marie dira : « au commencement, j'avais peur, puis je me suis habitué ; je me tourne vers Dieu, je fais le signe de la croix, j'adresse quelques paroles de mépris au démon. » Il dira même : « le démon est bien méchant, mais il est bien bête. Il est en colère, c'est bon signe. Oh ! Je m'y habitue. Il ne peut rien sans la permission de Dieu. Depuis le temps que nous avons affaire ensemble, nous sommes quasi camarades. »

Et ce pauvre démon devient pour lui un sujet de plaisanterie. Un jour un visiteur d'esprit quelque peu voltairien lui dit ironiquement : « il paraît que vous voyez le diable ? » Et le curé de répondre vivement : « oui, et en ce moment même. »

Le ton joyeux de Jean-Marie nous montre qu'il n'accorde pas tellement d'importance à ces manifestations sonores de l'esprit du mal.

Après 1825, elles deviennent rares, si elles ne disparaissent pas complètement.

Il faut, pour comprendre comment l'extraordinaire renommée du curé d'Ars s'est propagée, rappeler l'importance qu'ont eu, après 1815, les missions diocésaines.

L'un des grands moyens utilisés par les évêques pour redonner vie aux paroisses est la prédication des missions : pendant quelques semaines, une équipe de prêtres choisis parmi les plus doués, s'installe dans un bourg⁹ ou une ville. Ils prêchent, organisent des cérémonies somptueuses, restaurent les églises, règlent les problèmes demeurés en suspens et surtout exhortent à la confession. Beaucoup de ces missions ont un succès prodigieux.

En 1823, du 9 janvier au 21 février des prêtres donne une mission à Trévoux, à quelques kilomètres d'Ars. Dès l'ouverture de la mission,

⁹ Village.

la ville est bouleversée. Les confesseurs doivent rester des heures à l'écoute des pénitents. Parmi eux, Jean-Marie Vianney. Les premiers qui sont allés par hasard se confesser à lui sortent enchantés de l'accueil qu'il leur a réservé ; sa bonté, sa perspicacité, sa profondeur les ont bouleversés. Ils le disent à leurs amis. Du coup, on prend son tour et on se met à attendre parfois plusieurs heures pour pouvoir se confesser à lui. Même le sous-préfet parle de lui avec admiration ! « Ce prêtre a de grandes vues ; il donne de sages conseils, sa direction est douce et ferme ; mais il faut se soumettre et se résigner. » La mission terminée, l'abbé Vianney rentre chez lui. Mais certains de ceux qu'il a rencontrés

reviennent le voir à Ars ou ils lui envoient leurs amis. Dans toute la région, on se met à parler du curé d'Ars.

À partir de 1826 un flot continu de pèlerins se dirige vers Ars. Jusqu'à sa mort le pauvre curé va être assailli par ces milliers d'hommes et de femmes qui viennent chercher auprès de lui le pardon de Dieu et une raison d'espérer. Durant les 15 dernières années de sa vie, il confesse 12 à 15 heures par jour.

En même temps que grandit la célébrité de celui que l'on commence à appeler le saint curé d'Ars, de plus en plus de monde vient, et de plus en plus loin.

Devant cette situation, une première hôtellerie et un restaurant ouvrent à Ars.

De 1840 à 1846, une trentaine de familles nouvelles s'installent à Ars, pour la plupart des commerçants dont 12 marchands d'objets de piété. Mais la vente d'images et de portraits du curé est loin d'être approuvée par lui.

En 1832, une épidémie de choléra ravage la France et fait des milliers de victimes. L'abbé Vianney s'écrie un dimanche : « mes frères, Dieu est en train de balayer le monde ! » La peur de l'épidémie contribue à augmenter encore l'afflux des pèlerins. Jean-Marie se lève de plus en plus tôt, se couche de plus en plus

tard. Il ne néglige pas sa paroisse, ni la Providence, ni l'école des garçons, ni le catéchisme, ni les visites aux malades.

Le curé a une grosse préoccupation : on veut le voir, Lui ; mais lui, il n'est rien, et il en est persuadé. Son devoir est d'orienter la ferveur des fidèles vers Dieu.

Parole du saint curé

Si nous pouvions interroger les saints, ils nous diraient que leur bonheur est d'aimer Dieu et d'être assuré de l'aimer toujours.

Les saints sont comme autant de petits miroirs dans lesquels Jésus-Christ se contemple.

Tous les saints ont une grande dévotion à la sainte vierge, aucune grâce ne vient du Ciel sans passer par ses mains.

Pour être saint, il faut être fou, avoir perdu la tête.

Maintenant, c'est dès une heure du matin que, sa lanterne à la main, Jean-Marie se dirige vers son église. Comme il en a pris l'habitude, il se met en prière, à genoux, devant le Saint-Sacrement. Déjà des femmes attendent. Au bout d'une demi-heure, le curé rejoint son confessionnal.

De une heure et demie ou deux heures, jusqu'à six heures, il écoute

les pénitentes. Il n'en garde aucune longtemps : moins de cinq minutes en général, rarement une dizaine de minutes. Puis il se lève, il célèbre la messe à six heures en été, sept heures en hiver. Il se prépare, à genoux devant l'hôtel, pendant une vingtaine de minutes. Il célèbre sans traîner. Puis il fait une longue action de grâces. Ensuite, il passe à la sacristie et il bénit les chapelets et médailles. Puis il court à la Providence et boit une tasse de lait.

Rapidement de retour, il entre à la sacristie pour confesser les hommes. Vers 10 heures, il interrompt les confessions, gagne le chœur de l'église, et, toujours à genoux, récite une partie de son breviaire. Après

une vingtaine de minutes, il reprend son poste de confesseurs.

À 11 heures il s'arrête. Il fait le catéchisme pendant une heure pour les enfants.

Vers midi, après avoir avalé son repas, il retourne à l'église. Il se remet au confessionnal pour les femmes jusque cinq heures. Après une brève pause, il retourne à la sacristie entendre les hommes jusque sept ou huit heures. Ensuite, avec ceux qui sont là, il récite le chapelet et la prière du soir. Puis il rentre au presbytère. Il reçoit encore quelques personnes et, vers 9 ou 10 heures il s'enferme, enfin seul, dans sa chambre. Il termine son breviaire, il prie, il lit un peu la vie des saints

et va s'allonger sur sa paillasse environ trois heures.

Après trois heures de repos, il saute de son lit, se passe un peu d'eau sur le visage et les mains, enfile sa soutane, et le voilà parti.

Ceux qui ont confié quelque chose de leurs entretiens avec le curé d'Ars insistent sur ses facultés de discernement. Après quelques mots de son interlocuteur, il comprend le reste, et il trouve le moyen de faire préciser l'essentiel, même ce dont on n'avait peut-être pas encore bien claire conscience. Il atteint toujours le fond du cœur, il se passe quelque chose. Son immense succès de confesseur ne s'explique pas autrement. D'autres prêtres de son

temps confessent aussi avec bonté et discernement. Pourquoi lui ? Il faut bien admettre qu'il a reçu une grâce spéciale, un don, un charisme.

Parole du saint curé

Pour recevoir le sacrement de pénitence il faut trois choses. La foi qui nous découvre Dieu présent dans le prêtre. L'espérance qui nous fait croire que Dieu nous donnera la grâce du pardon. La charité qui nous porte à aimer Dieu et qui met au cœur le regret de l'avoir offensé.

Il faut mettre plus de temps à demander la contrition qu'à s'examiner.

Je sais bien que l'accusation que vous faites vous vaut un petit moment d'humiliation. Et même, est-ce vraiment humiliant d'accuser vos péchés ? Le prêtre sait bien à peu près ce que vous pouvez avoir fait.

Le bon Dieu, au moment de l'absolution, jette nos péchés par derrière ses épaules, c'est-à-dire qu'il les oublie, il les anéantit, ils ne reparaîtront plus jamais.

Le bon Dieu sait toutes choses. D'avance il sait qu'après vous être confessé, vous pécherez de nouveau, et cependant il vous pardonne. Quel amour que celui de notre Dieu qui va jusqu'à oublier

volontairement l'avenir pour nous pardonner !

Jean-Marie est de petite taille mais de constitution robuste, mais par suite de l'invasion des pèlerins, le surmenage s'ajoute aux austérités. Sa santé en souffre beaucoup. Des coliques affreuses lui prennent presque tous les jours, si douloureuse qu'il ne peut plus les supporter. Parfois de grandes douleurs à la tête. Parfois son corps enfle, et il tomberait évanoui s'il n'avait recours à quelques adoucissements.

Sur les instances de ses amis, Jean-Marie consent à voir un médecin. En septembre 1842, il est obligé de

demeurer dans son lit en raison d'une pneumonie que le médecin finira par guérir.

Quelques mois plus tard, rechute. Le curé doit interrompre sa prédication du soir. Très vite son état s'aggrave.

Le 11 mai, tous les prêtres du voisinage se réunissent pour lui donner les derniers sacrements. Mais deux jours plus tard, Jean-Marie va mieux, il commence à reprendre des forces.

Il voit dans sa guérison une grâce de Dieu.

Tout l'été 1843, alors qu'il est mal remis de sa pneumonie, le flot des pèlerins ne s'arrête pas. Le curé ne

peut plus consacrer à sa paroisse que peu de temps.

En septembre 1843, Jean-Marie est épuisé tant au physique qu'au moral. Il veut s'en aller, d'abord pour se reposer un peu auprès de son frère à Dardilly dans la maison paternelle, ensuite pour obtenir de son évêque un changement d'affectation pour ne plus avoir la responsabilité d'un curé.

Le 11 septembre, vers une heure du matin, il part. Quelques personnes déjà présentes à la porte de l'église essaient de le retenir, mais le curé tient bon, et part. En arrivant chez son frère, Jean-Marie n'en peut plus : « les pieds meurtris et déchirés, il

se trouva mal et fut obligé de s'aliter.

»

Après une semaine passée chez son frère, et sur l'ordre de son évêque, il rentre à Ars. Il en est sûr maintenant : Dieu le veut à Ars et pas ailleurs.

Parole du saint curé

La chandelle : vous avez vu ma chandelle cette nuit. Ce matin, elle a fini de brûler. Où est-t-elle ? Elle n'existe plus, elle est anéantie. De même, les péchés dont on a reçu l'absolution n'existent plus, ils sont anéantis.

Le vase : Dieu n'opère dans nos âmes que selon le degré de nos

désirs. Un vase prend de l'eau à une fontaine selon sa capacité.

La farine : la terre entière ne peut pas plus contenter une âme immortelle qu'une pincée de farine dans la bouche d'un affamé ne suffit à le rassasier.

La pluie : la prière est à notre âme ce que la pluie et à la terre. Fumez¹⁰ une terre tant que vous voudrez. Si la pluie manque, tout ce que vous ferez ne servira à rien.

Malgré la décision apparemment ferme de demeurer à Ars, prise en 1843 par Jean-Marie, son désir de se

¹⁰ Mettre du fumier sur une terre pour la rendre plus fertile.

retirer pour finir sa vie dans la prière et la pénitence ne l'a pas vraiment quitté. Il se sent coupable. C'est que tout ne va pas aussi bien qu'il le souhaite dans la paroisse, c'est évidemment à cause de son incapacité à exercer la charge de curé.

Le 4 septembre 1853, un nouvel auxiliaire, est présenté à la paroisse, en même temps que l'arrivée des missionnaires diocésains. L'abbé Vianney, voyant sa paroisse en bonnes mains, se sent libre.

Jean-Marie envoie une lettre à son évêque, afin de se mettre en règle avec lui. Il présume un accord que celui-ci est bien loin de vouloir lui donner.

Et vers minuit, le dimanche, le curé s'apprête à partir, mais il se heurte à un petit groupe qui essaie de le convaincre de rester. Mais celui-ci ne veut rien entendre. Les gens accourent et forment un solide barrage, bien décidés à empêcher leur curé de partir. Profondément bouleversé par les supplications de tous, Jean-Marie cède. « Ouvrez la porte, dit-il, je veux aller à l'église. » là, il se met à genoux devant le Saint-Sacrement, longtemps.

En octobre 1853, son évêque vient à Ars et il s'entretient longuement avec Jean-Marie. Et lui explique qu'il ne peut l'autoriser à quitter sa paroisse. Il lui a fourni toute l'aide possible avec la présence de son auxiliaire et celle des missionnaires,

mais il faut que le curé accepte de demeurer jusqu'au bout à son poste.

Malgré son humilité, Jean-Marie se résigne mal à cette volonté de l'évêque. Et sa santé de plus en plus mauvaise. Il ne marche plus qu'avec peine. Et son régime de vie trop austère qui l'épuise. Mais on parvient à lui faire admettre un peu de chocolat dans son lait le matin. À l'époque, le chocolat est considéré comme un médicament reconstituant.

L'hiver, il souffre d'engelures. On le convainc d'accepter un petit poêle dans la sacristie.

Chaque fois qu'il apparaît à l'extérieur, la foule se précipite vers lui, et ses gardes du corps sont

obligées de l'entourer à quatre pour le protéger d'un enthousiasme délirant. On va jusqu'à couper des morceaux de sa soutane !

Il continue chaque jour de faire son catéchisme. Les dernières années, on a du mal à le comprendre. Sa voix s'est affaiblie. Il a perdu ses dents et cela rend sa prononciation difficile. Il n'a plus guère que deux sujets auxquels il revient sans cesse : l'eucharistie et l'amour de Dieu.

Un jour, pendant un quart d'heure il ne cesse de pleurer et de répéter : « nous le verrons ! Nous le verrons ! Oh mes frères ! Y avez-vous jamais pensé ? Nous verrons Dieu ! Nous le verrons tel qu'il est ! Face-à-face !

Nous le verrons ! Nous le verrons !

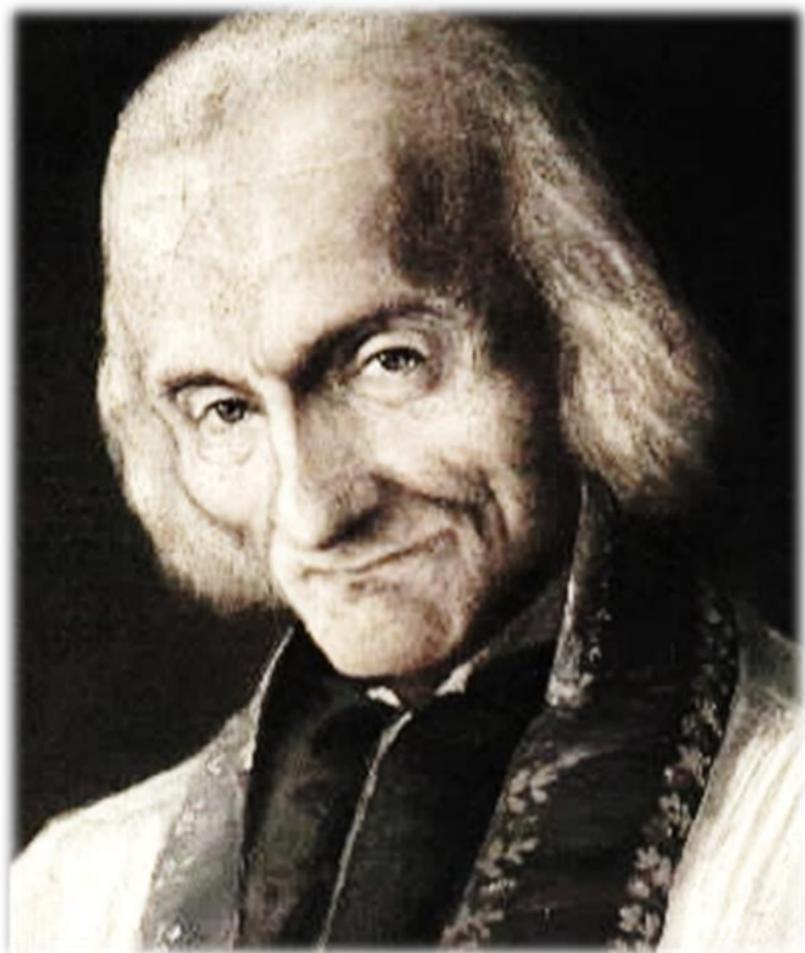
»

Et il redit la même espérance : « au Ciel, l'amour de Dieu remplira et inondera tout. Mais l'amour, oh ! Nous en serons enivrés ! Nous serons noyés, perdus dans cet océan de l'amour divin, anéantis, confondus dans cette charité du Cœur de Jésus ! »

Les dernières années de sa vie, il a de plus en plus la grâce de savoir consoler, réconforter, donner des raisons de vivre. Plus tard, des pèlerins diront quel courage le vieux prêtre avait su leur communiquer dans l'épreuve.

Un sculpteur modèlera, dans un petit bloc de cire, le buste de Jean-Marie.

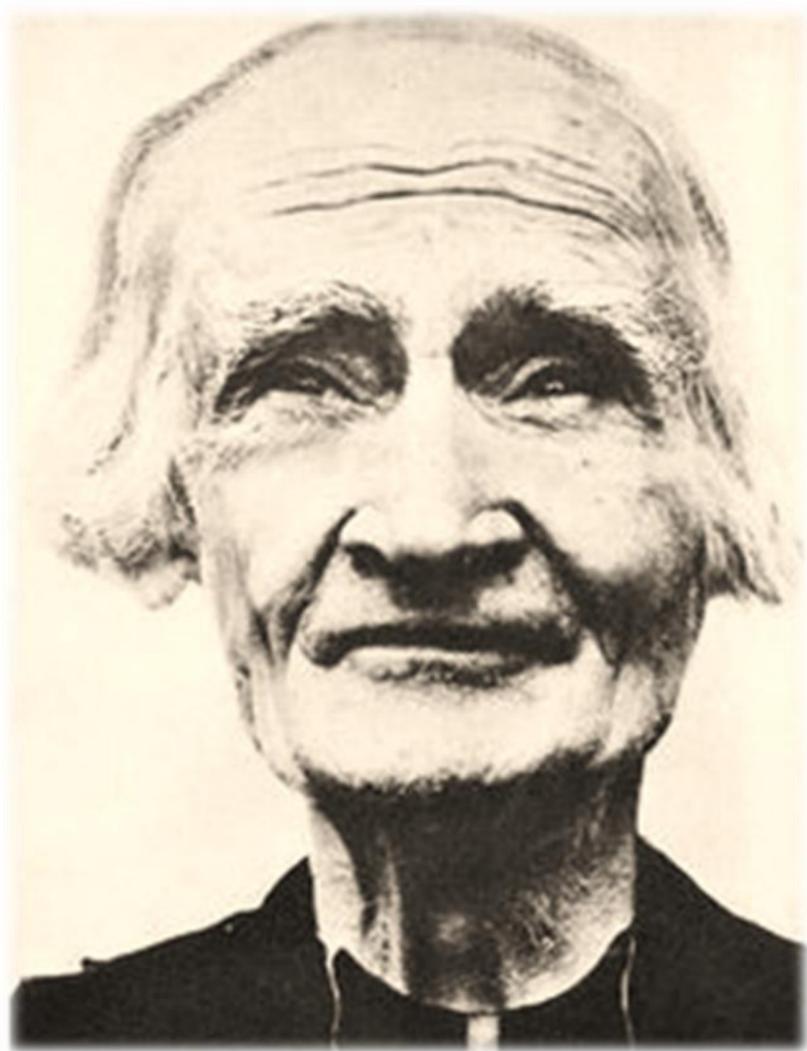
Ce petit buste de cire est le seul portrait authentique que nous ayons de lui. Tous ceux qui l'ont connu sont unanimes à en louer la ressemblance et l'expression.



« Photo-robot » du saint Curé d'Ars
(Ars, Session sacerdotale, 22-24
septembre 1959)

De son vivant, le Curé d'Ars a toujours refusé de poser pour un portrait ou d'être photographié. En l'absence d'un tel témoignage de la réalité physique du saint, on pouvait légitimement s'interroger sur la fidélité des nombreuses images le représentant. Cette incertitude amena, en 1959, la Session sacerdotale, à l'occasion du centenaire de sa mort, à demander au commissaire divisionnaire Chabot de réaliser une « photo robot » du Curé d'Ars à partir de différents documents présentant une certitude scientifique, essentiellement les photographies mortuaires. La photo

reproduite ici est le résultat de cette commande.



En 1859, Jean-Marie s'affaiblit beaucoup. Il a maintenant 73 ans. Il reste encore des heures à son confessionnal.

Le soir du 2 août, entouré de tous les missionnaires, il reçoit l'extrême-onction et l'eucharistie. Les pèlerins sont toujours massés en prière dans l'église et très nombreux dehors, devant le presbytère. Le curé les bénits tous depuis son lit.

Le jeudi 4 août, à deux heures du matin, il meurt paisiblement.

Le Pape Pie X le proclame bienheureux en 1905 ; Pie XI en fait un saint en 1925. En 1959, Jean XXIII, qui avait assisté à sa béatification, lui consacre une encyclique très personnelle. Le 6

octobre 1986, Jean-Paul II se rend à Ars pour l'honorer comme « modèle extraordinaire de vie et de service sacerdotal ». Le curé d'Ars est devenu curé universel.

Le tombeau du curé d'Ars – Intérieur de l'Eglise d'Ars



Villand-Vernu, phot. Ars (Ain)
Tombeau du Curé d'Ars — Intérieur de l'Eglise d'ARS (Ain)

Le sanctuaire d'Ars de nos jours, vue extérieure



Le sanctuaire d'Ars de nos jours, vue aérienne



Bibliographie

- Père Marc Joulin
- Sanctuaire d'Ars (arsnet.org)
- M^{gr} Francis Trochu (1925)
- Jean-Marie Vianney (saint), curé d'Ars (FranceArchives)
- Découvrir la France en photos : 126 - ARS-SUR-FORMANS. (Ain - 01) 1ère Partie - Le Sanctuaire (decouvrir-la-france-en-photos.blogspot.com)

